

1.

En descendant aujourd'hui la Rue Nova do Almada, j'ai remarqué tout à coup le dos de l'homme qui la descendait devant moi. C'était le dos vulgaire d'un homme quelconque, la veste d'un costume modeste sur un torse de passant occasionnel. Il avait un vieux cartable sous le bras gauche et frappait le sol, dans le rythme de sa marche, avec un parapluie fermé, qu'il portait dans la courbe de sa main droite.

J'ai éprouvé subitement pour cet homme une chose qui ressemblait à de la tendresse. J'ai senti en lui la tendresse que l'on éprouve pour la vulgarité humaine commune ; pour le quotidien banal du chef de famille qui s'en va au travail ; pour son foyer humble et joyeux ; pour son innocence à vivre sans analyser ; pour le naturel animal de ce dos habillé.

J'ai regardé une nouvelle fois le dos de cet homme, fenêtre par laquelle j'ai vu les pensées que voici. La sensation était exactement similaire à celle qui nous assaille devant quelqu'un qui dort. Tout ce qui dort est à nouveau un enfant. Peut-être parce que dans le sommeil on ne peut pas faire de mal et que l'on ne se rend pas compte de la vie ; le plus grand criminel, l'égoïste le plus renfermé est sacré, par une magie naturelle, pendant son sommeil. Entre tuer quelqu'un qui dort et tuer un enfant, je ne connais pas de différence.

Je détourne les yeux du dos de mon passant et, les dirigeant sur tous les autres qui marchent dans cette rue, je les embrasse tous nettement dans la même tendresse absurde et froide qui m'est venue des épaules de l'être inconscient que je suivais. Tout cela lui ressemble ; toutes ces jeunes filles qui s'adressent à leur atelier ; ces jeunes employés qui sourient à leur bureau ; ces nourrices qui reviennent de leurs longs achats ; ces garçons à leur première course – tout cela est la même inconscience diversifiée en visages et corps qui se distinguent, comme des marionnettes agitées par les cordes qui aboutissent aux mêmes doigts de celui qui reste invisible. Ils passent avec toutes les attitudes avec lesquelles on définit la conscience et n'ont conscience de rien, parce qu'ils n'ont pas conscience d'avoir une conscience. Les uns intelligents, les autres stupides, tous sont également stupides. Les uns vieux, les autres jeunes, ils ont tous le même âge. Les uns hommes, les autres femmes, ils sont du même sexe qui n'existe pas.

Fragment n°49

2.

Le vieux sans intérêt aux guêtres sales qui me croisait fréquemment à neuf heures et demi du matin ? Le vendeur de billets de loterie boiteux et qui m'ennuyait inutilement ? Le vieillard rond et rougeaud au cigare, à la porte du bureau de tabac ? Que sont-ils devenus eux qui, parce que je les ai vus et revus, ont fait partie de ma vie ? Demain moi aussi je disparaîtrai de la Rue de Prata, de la Rue dos Douradores, de la Rue dos Franqueiros. Demain, moi aussi – l'âme qui sent et qui pense, l'univers que je suis pour moi – oui, demain, moi aussi, je serai celui qui a cessé de passer dans ces rues, celui que d'autres évoqueront vaguement d'un « qu'est-il devenu ? » Et tout ce que je fais, tout ce que je sens, tout ce que je vis ne sera pas plus qu'un passant de moins dans la quotidienneté des rues d'une ville quelconque.

Fragment n°63